

L'ABYSSAL ENVERS

(2009-2010)



Emmanuel Saracco

L'abyssal envers

DU MÊME AUTEUR

INCENDIE DANS LA NUIT

ILV-Edition, 2009

LE BRUIT DES CHOSES

ILV-Edition, 2008

Site Internet : www.esaracco.fr

Emmanuel Saracco

L'abyssal envers

(2009-2010)

À Sarah

Et j'aime ceux qui ne veulent pas se conserver.
Ceux qui sombrent, je les aime de toute mon
âme : car ils passent de l'autre côté.

Friedrich Nietzsche,
Ainsi parlait Zarathoustra, trad. Marthe Robert

Carnage

Petit démiurge

Des sillons de lumière quadrillent son vaste empire
Chevelures folles éparses, satin rouge et bohème
Déployées sur la grève, les étoiles qui frétilent

Le vent d'un rire festif réenchante les arbres
Pendues aux feus désirs, les amours étincellent
Au loin s'allongent lascives les silhouettes boréales

Au sommet des montagnes, les chemins de tonnerre
Et déjà sous les veines cœur qui bat l'aube se terre
Dans l'éclair qui s'annonce les instants brûlent encore

Les nuages se ramassent en regards silencieux
Quand se tourne le vent l'ombre explose à rebours
Une coulée régulière où se fondent les sourires

Des visages androïdes lancent des chants au hasard
Rugissant en couleur un volcan s'éparpille
Sous l'immense croûte de sang bout l'ivresse, un soupir

Il observe le vent, les nuages, la lumière
Il regarde l'aurore en appelant sa mère
Il lui murmure « maman », plus bas vers la rivière
Et l'écho rassurant touché par cette caresse
D'une douceur infinie répond à sa prière

28 mars 2009.

Perte de sens

Je meurs de confondre amour et angoisse comme un singe percuté par l'évidence bête d'un regard braconnier. Les châles menteurs des nuits importunes, la glissante vérité de mondes en plein dire, sous une triste noirceur. D'où les orages s'en viennent on retourne comme l'enfance au ventre de l'amer. L'amère envie d'être sans le dire.

Je meurs de rire lorsque tu me caresses sans soucis d'un plaisir ou l'envie d'un baiser. Ces doigts qui comme toi me touchent, l'ongle râpeux, l'air fêlé. Ces mains qui gomment ma peau, démantelées sous leurs gants impossibles. Ton envie, ensevelie sous la tonne des désirs qui grondent, insoumis.

Je meurs d'étonner l'arc-en-ciel quand frémit l'ombre sèche. Les tranches seules d'inconvenance, qu'on découpe au scalpel – chirurgical amour. Touchantes, touchées et toujours... folles à lier, araignées épatées, vierges en pagaille, oiseaux fous bec à terre.

Je meurs de vous savoir. Loin, comme une aile. Douces, comme l'aube cachée. Odorantes, pétales déchirés de la rose, cœurs battants, gonflés du sang de l'ennui. Rouges, je meurs de vous voir. Rougies, je meurs d'être en vie. Las. Ici. Avec vous, belles de nuit.

Je meurs de comprendre l'Autre, l'invisible, indicible. Les bras sur la tête, lèvres en fuite, les jambes faisant nœud, cheveux au vent, doigts emmêlés, dents semées sur ton corps amoureux. Goutte, je te bois d'un

trait. Bulle, en regarde l'envol. Souffle, te respire et ne cesse. Rire, je le prends sans le dire. Onde, me parcours à ton rythme.

Herbes folles enroulées sans mot dire, lueurs vives des grands yeux qu'on rejette, herbes sèches aux regards délaissés. Je pleure maintenant d'ignorer vos visages. Je meurs à présent de pouvoir oublier.

16 novembre 2009.

Ceux qu'on était

Ce qu'on était, ce qu'on voyait
Ce qu'on sentait, ce qu'on voulait
Ce qu'on aimait, ce qu'on croyait
Ce qu'on disait, ce qu'on savait
Ce qu'on pensait, ce qu'on rêvait
Ce qu'on avait, ce qu'on souhaitait

Qu'on murmurait, qu'on espérait
Qu'on caressait, qu'on recevait
Qu'on attirait, qu'on repoussait
Qu'on regardait, qu'on avalait
Qu'on décidait, qu'on attendait
Qu'on redoutait, qu'on appelait

Ceux qui mouraient, qui s'endormaient
Ceux qui couraient, qui s'animaient
Ceux qui s'armaient, se protégeaient
Ceux qui pleuraient, s'affaiblissaient
Ceux qui mangeaient, qui s'étouffaient
Ceux qui parlaient, qui s'enrouaient

Ceux qui cognaient
Ceux qui grognaient
Ceux qui saignaient
Ceux qui riaient
Ceux qui mentaient
Ceux qui buvaient

Qui effrayaient
Qui écrivaient
Qui se couchaient
Qui s'asseyaient
Qui s'enfuyaient
Qui s'attristaient
Qui s'échappaient

– Ceux qu'on était s'en sont allés

27 avril 2009.

Double vie

Battre son cœur
Lécher sa langue
Sentir son nez
Écouter ses oreilles
Mordre ses dents
Manger sa bouche
Regarder ses yeux
Baiser ses lèvres
Écraser ses mains
Respirer ses poumons
Digérer son estomac
Retourner ses reins
Gratter son cerveau
Pendre son cou

Se ronger le cœur
Se couper la langue
Se tordre le nez
S'arracher les oreilles

Briser ses os
Nouer ses veines
Piler ses dents
Griffer sa peau
Tirer ses cheveux
Broyer ses doigts
Découper ses côtes
Trancher son sexe
Percer ses joues

Presser sa rate
Mâcher son foie
Pincer son cœur
Rentrer ses fesses
Boire son sang

Se mordre les lèvres
Se brûler la bouche
Se crever les yeux
Se casser les dents...
Mais en rêver seulement !

La nuit broyer du noir
Le jour aller vaillant
Y penser chaque soir
Et rire en s'éveillant

26 avril 2009.

Le roi tranquille

Son corps est son refuge
Lorsqu'il se déplace, c'est son drôle d'univers qu'il
emporte avec lui

Les ronces qui blessent, le soleil qui brûle
L'eau qui détrempe, les larmes qui piquent
La poussière qui irrite, le froid qui glace
Les bruits qui agacent, les odeurs dégoûtantes
Rien de tout cela ne passe
Rien ne pénètre son royaume

Ce royaume est si petit, mais si paisible
Il s'y promène à l'abri des périls

Aucune ronce, ni soleil
Aucune poussière, ni froid
Pas de bruit, non plus d'odeurs
Rien qui blesse, brûle
Détrempe, pique
Irrite, glace
Agace ou dégoûte

Son royaume est si tranquille...

– Il s'ennuie

17 juin 2009.

L'anniversaire

Ce soir, tu souffleras tes bougies
À toi l'honneur, à toi les flammes
L'étreinte des larmes et les oublis

Très vite, tu parleras pour plaire
Des mots sans voix, à peine portés
Des mots légers aux contours clairs

Alors, tu lèveras ton verre
À nos amours, à nos amis
Aux illusions vierges qui se perdent

Puis te coucheras dans ce lit
Près d'un buisson que l'aube éclaire
Tôt ou très tard pris d'insomnie

S'y croiseront d'anciens regards
Où les sourires, où les années
Où les silences s'en vont passer

Ce soir, nos souvenirs en guerre
D'un air hagard iront voilés
Ce soir, nos souvenirs en terre
Ne pourront que te regretter

18 novembre 2009.

En ce jour

En ce jour de nouvel an
Il a cueilli ces quelques fleurs
Le ciel est gris
Le temps moqueur

Sur la tombe de son enfant
Il les dépose en soupirant
Ses yeux sont tristes
Et son cœur pleure

1^{er} janvier 2010.

Journées volées

Sur l'aube nous avons chevauché les heures
Au rythme des secondes traversé les envies
D'un galop effréné parcouru les hauteurs
De neiges éternelles recouvert notre ennui

De rires libérateurs nous affrontions les peurs
Les jours étaient offerts à nos cœurs insoumis
À genoux sur le vide, couchés sur l'infini
Sautillants, crépitants, tournoyants et hurlants

L'agitation secrète d'un monde à l'agonie
Bousculait nos cerveaux, aiguïsait nos regards
Manger était une fête, l'amour se laissait boire
Les grands arbres alentour nous berçaient jusqu'au soir

Pieds nus en équilibre les cimes nous amusaient
Quand nous levions les bras, le ciel se réjouissait
À tes lèvres de rose des étoiles minuscules
Enluminaient la nuit de tes sourires en prose

Ces heures crépusculaires parsemées d'insomnies
Ce temps doux et sauvage qui nous tenait en vie
À chaque instant têtu, désireux de nous plaire
Ce temps qu'on bousculait pour jouer avec lui

Des chevaux fous et rares qui glissaient sur la nuit
Nous approchaient parfois, vaillants et téméraires
Leurs nasaux enfumés caressaient nos cheveux
Nous leur disions alors comme nous étions heureux



Ces heures crépusculaires et ce temps assassin
Les amitiés défaites, les amours que l'on perd
Des rires au fond des yeux comme on retient des larmes
Les envies envolées, les regards qui désarment

La ritournelle amère des sourires oubliés
Le fond triste et désert de ce ciel étoilé
La rivière asséchée, ce qu'on ne peut refaire
– D'un passé ravagé, ce vaste cimetière

20 février 2010.

Mes vers

Ces vers-là ne disent rien qui vaille. Leur superbe est restée loin derrière, dans les chiottes, sur des rails, sous les ponts, entre poubelles et cartons sales. Mal polis, épineux, implacables.

Ces vers sont des sous-vers, brisés, impuissants, incapables. Pauvres ères remontant leur culotte, ils vont clopin-clopat, hérauts un peu minables, instruments du poète.

Ce sont de tristes sires, maladroits et vulgaires. Emurés et mutiques, les yeux vides, apathiques, ils végètent dans l'espace comme des corps éclatés. Ces vers-là, entêtés.

Ils sont la morve et les glaires. Crachés tout près des autres, ils se croient indomptables. Grandes fissures du vide, ils sont des chiens en rage, gencives sanglantes et gueule qui bave.

On n'écrit pas avec des mots, et mes vieux compagnons le savent. En permanence ils me réclament. Ils rêvent d'une chose, ces chers sauvages... Se nourrir de mon cadavre.

5 décembre 2009.

La traînée

Des tripes du fleuve remontent les hardes des siècles passés. Dans une vitre sombre aux regards de poussière les années crépitent comme des chiennes qu'on délaisse. Rien n'arrête la boue qui dévale vers l'enfer. Tout s'écoule sous un horizon dépecé.

La vie crache, berce, éclate, fleurie, pétrie, écrase, extirpe – elle décline sa couleur. Lent va-et-vient, flux en déroute, papillon des déluges – sans fin. Sourde comme un pot elle accroche dans sa traîne quelques milliards d'idiots qui s'emballent avec elle.

23 août 2009.

Évidences

Il y a il y avait il y a eu il y aura
Et il y a il y avait il y a eu il y aura
Où il y a il y avait il y a eu il y aura
Or il y a il y avait il y a eu il y aura
Mais il y a il y avait il y a eu il y aura
Pour qu'il y ait il y avait il y a eu il y aura
Car il y a il y avait il y a eu il y aura
Quoi qu'il y ait il y avait il y a eu il y aura
Donc il y a il y avait il y a eu il y aura
Et s'il y a il y avait il y a eu il y aura

17 avril 2009.

Origines

Sur le rien a poussé le vide
Sur le vide ont poussé les gaz
Sur les gaz ont poussé les trous noirs
Sur les trous noirs ont poussé les nébuleuses
Sur les nébuleuses ont poussé les galaxies
Sur les galaxies ont poussé les étoiles
Sur les étoiles ont poussé les soleils
Sur les soleils ont poussé les planètes
Sur les planètes ont poussé les aurores
Sur les aurores ont poussé les météores
Sur les météores a poussé l'atmosphère
Sur l'atmosphère ont poussé les nuages
Sur les nuages a poussé la pluie
Sur la pluie ont poussé les montagnes
Sur les montagnes ont poussé les arbres
Sur les arbres ont poussé les terres
Sur les terres ont poussé les continents
Sur les continents ont poussé les vagues
Sur les vagues ont poussé les océans
Sur les océans ont poussé les algues
Sur les algues ont poussé les fonds marins
Sur les fonds marins ont poussé les manteaux
Sur les manteaux ont poussé les noyaux

Sous les noyaux ont poussé les fruits
Sous les fruits ont poussé les fleurs
Sous les fleurs ont poussé les pétales
Sous les pétales ont poussé les insectes
Sous les insectes ont poussé les oiseaux

Sous les oiseaux ont poussé les nuages
Sous les nuages ont poussé les orages
Sous les orages a poussé la pluie
Sous la pluie a poussé la lumière
Sous la lumière ont poussé les couleurs
Sous les couleurs a poussé l'arc-en-ciel
Sous l'arc-en-ciel ont poussé hommes et femmes
Sous les humains ont poussé les désirs
Sous les désirs a poussé le présent
Sous le présent ont poussé les plaisirs
Sous les plaisirs ont poussé les envies
Sous les envies a poussé le futur
Sous le futur ont poussé les espoirs
Sous les espoirs ont poussé les ennuis
Sous les ennuis ont poussé les rancœurs
Sous les rancœurs ont poussé les mensonges
Sous les mensonges ont poussé les soucis
Sous les soucis ont poussé les ailleurs
Sous les ailleurs ont poussé les oublis
Sous les oublis a poussé le passé
Sous le passé ont poussé les souvenirs

Sur les souvenirs a poussé la mélancolie
Sur la mélancolie a poussé la poésie
Sur la poésie a poussé le rien
[reprendre depuis le début]

28 avril 2009.

L'abyssal en vers

Pour toi, les choses sont à l'endroit. Tu sais qu'il est en elles, mais tu n'y accèdes pas. Tu le devines plus que tu ne le sais, tu le sens plus que tu ne le vois. L'envers est une brume terrible... et tu y crois.

Que tu regardes ou que tu sentes, que tu respires ou que tu penses, tu es une plaque sensible, un monde sans cesse en devenir. Le bruit des choses, c'est toi. Tout te fait signe.

L'apparition pointe l'invisible. Les choses te touchent. Elles sont *profondes, délicieuses, insondables* – les choses... Tu en épies le moindre changement, tu es sensible au moindre charme.

Vaste incendie tu ris des ombres qui t'appellent. Cet abyssal envers, toujours insaisissable. Les signes qui le protègent et toi qui les ranimes. Cette abysse à l'envers aux cheveux de poussière, caressant l'invisible.

L'endroit t'inquiète. Abîme vertigineux, il te laisse l'entrevoir. Tu le sens là-derrrière, mêlé à la matière – l'impénétrable absence. Tu croises des vies entières, leurs destinées et leurs manières – ce qui rend fou.

Il marche à tes côtés, et sa gueule même en bave. De ses crocs invisibles il lacère ton passé, morcèle ton présent – il est ton avenir, tu es son insondable.

Cet abyssal enfer, pourtant tu l'as nommé. Cet abyssal envers, pourtant tu le connais. Cette abysse allant vers... mais bien sûr, tu le sais – il te faut l'accepter.

19 février 2010.

Carnage

Sur l'autel du temps qui passe...

On les voit s'égarer
Affolés, ridicules
Ils s'élancent dans le vide
Souffle court, tête baissée
Ils s'ignorent, se combattent
S'entremêlent, se déchirent
Les yeux ivres, l'air idiot

Sur l'autel du temps qui passe...

Et ça piaille et ça pleure
Ça pullule ébahi
Des adieux, retrouvailles, cimetières
Funérailles, insomnies, rires moqueurs
Soulagements, féeries, cœurs à vendre
Lits défaits, tristes sires, nuits obliques
Routes sans fin, puits sans fond

Sur l'autel du temps qui passe...

Et ça raille et ça rime
Et ça purge avec peine
Le moteur des soucis
L'essentielle inconstance
Un passage, une ruelle, les odeurs de l'Espagne
Des vivants à l'appel
D'une idée, d'une idole

Sur l'autel du temps qui passe...

Des fées-mirlitons qui ont le ventre qui sonne
Des cristaux d'algue mauve, nez au vent, rire aux
 larmes
La douceur d'une main
L'odeur d'une caresse

Sur l'autel du temps qui passe...

On les voit revenir
Fusionner, se confondre
Cacher, mentir, jouer, souffrir
Aimer, rougir, pleurer, sourire...

Sur l'autel du temps passé
J'assassine les souvenirs

26 mars 2009.

Les bactéries en fête

Les vers du voyageur

Ses yeux raclent la pierre d'une caresse animale
Ses mains battent l'invisible pour attraper le temps
Ses pieds qui tambourinent en instruments rageurs
Font remonter de terre les vers du voyageur

29 mars 2009.

Évolution

Risque le temps
Prends ce qui dure
Invisible
Les instants qui s'enchaînent
Ce qui s'offre en silence
Le désir, cet entre-deux
Les ailes battantes, ce qui les meut
L'urne du levant
Le souffle qui grave l'espace
Avant la parole
Ce qu'on entend sans le comprendre
Ce qu'on n'entend

Saisis ce qui passe avant qu'il ne passe
Capture l'ombre
Le passé abyssal des éternelles étoiles
Mortes
Une onde à l'orée du ciel qui se couche
Ce que murmure le vide
Le bruissement délicat d'une couleur inventée
La peinture de l'aube
Même chaque fois renouvelé

Ne crois plus aux paris
Ni aux morts qui te narguent
Crache sur les limbes
Aime ce qui ne promet rien
Ne promets rien si tu n'aimes
Joue avec le temps

Les bras ouverts en croix
Signe tes noms encore
Des clous sanglants qui te gênent

Trépigne comme un gosse
Arrache aux idées ce qu'elles ont d'important
Ces airs qu'elles se donnent
De restes joyeux façonne tes dires
Formule ce que personne n'attend
Marche sur tes livres comme on
Traverse une mer
Rouge

Parce que rien ne te dérange
Rien ne te regarde
Rien ne trouble les vastes lacs
Qui naissent à tes pieds
Nourriciers, consistants
D'une puissance infinie
Sur lesquels tu navigues
À vue

Ce sang noir de la terre
Qui remonte en toi gorgé de lumière
Qui parcourt ton corps ivre de caresses
Dans tes veines
Sang qu'enfin tu libères
Abondant, sans manières
Sans qu'enfin tu ne te perdes

21 juillet 2009.

Aux aguets

Je suis né en inventant une peau et des yeux. Je suis né lorsque j'ai décidé de fabriquer cette peau et ces yeux. Ils me permettent de voir sans être vu à mon tour. J'ai fait de grands yeux ronds – périscoopes à ma mesure, ils vont et se posent au détour des choses. La peau ressent ce qui l'affronte ou la frôle. Elle me protège.

Je suis né en inventant un nez et des oreilles. De grandes oreilles qui captent ces choses étranges qui sont des bruits. Elles s'ouvrent et pivotent, réceptives aux moindres vibrations. Le nez me permet de sentir ces autres choses qui sont des odeurs.

Jamais je ne sors. Je me blottis et regarde. J'écoute, je sens. J'envoie ce corps... Il marche, court, parcourt, touche à son tour, embrasse, se tend, se crispe. Il tremble, resserre, se détend et frissonne.

Tout le jour durant je me dissimule. Je transforme l'extérieur – j'intériorise. Lorsque les yeux ont trop vu je les referme. J'éteins pour admirer la récolte. Je mélange les images et les odeurs, les caresses, les joies et les couleurs, des choses aux formes immenses avec de si petites choses...

Lorsque les yeux sont fermés, que les oreilles se replient, que les narines se reposent, et lorsque la peau se détend ; alors ma récolte se transforme. Les odeurs regardent les mille images. Les sensations observent les parfums bruyants qui rebondissent en cœur. Les sons rient en respirant plus fort.

Ce monde est le mien. Mon corps le nourrit. Ce corps que j'aiguise. Ce corps auquel j'apprends à recevoir plus finement, à ressentir plus exactement, plus juste, avec une distorsion minimum. Le monde que je mélange lorsque mes sens s'endorment, que la chair se repose, que ma viande entre dans une léthargie réparatrice.

Ce monde fusionne, unit, accouple, relie, rejoint, polit, parfait, caresse, redresse, détend, assouplit. Ce monde est mon sourire, mon rire. Ce monde n'a de cesse que de revenir. Éternel retour de joies enfouies, intérieures, précieuses – ce monde-là te sourit.

17 mai 2009.

Dépendances

On est au soleil comme
Le lézard est au mur
L'homme à la femme
L'hirondelle au printemps
L'abeille à la fleur
Le paysan aux champs :
Points d'existence accrochés à la vie

27 août 2009.

Sur la route

Sur la route, sur la route
Nos démons à la fête
Les journées qui défilent
Le vitriol en tête

Des saltos aux fenêtres
Le linge sale et l'eau verte
Des odeurs à vomir
L'éclair fou du couchant

Ça gronde comme un tonnerre
De rage et d'orages
En oraisons funèbres
Nous roulons vers l'enfer

Clic-clac, patatras et pirouettes
L'un se met à sauter
L'autre d'un coup est carpette
Et ce monde dans nos têtes

Sur la route, sur la route
Les dents sur la bande blanche
Le drapeau noir en fête
Nos yeux sont grands ouverts

Des odeurs, des caresses
Les grillons qui crépitent
Sous les herbes qui vibrent
De discrets S.O.S.

Sur la route, sur la route
Des anges en pagaille
Les mains grisées d'espoir
Des chiens dorment à l'envers

Cris, merdes, avions, trottoirs
Un bordel ambulante
Le cirque du désespoir
Mais des rires d'autres temps

Des rires, des rires
Entre deux motels glauques
Aux odeurs de poubelle
Les draps froissés du vent

Sur la route, sur la route
L'arrivée du printemps
Des amis qui repartent
Un coup en guise d'adieu

Ça reprend de plus belle
Le visage face au vent
On n'en perd pas une miette
Le sang fait mille détours

Cabris et cabrioles
Le manège déjanté
De l'aventure à l'ouest
« Rentre tes fesses, t'es coincé ! »

Rentre les fesses, rentre les fesses
On dévale les montagnes
En sueur comme des dingues
L'Espagne qui pointe son nez

*Madrid, Madrid, mi corazón
Tu aire, tus calles
El triste recuerdo
De la vida que duele*

Sur la route, sur la route
Rien alors ne t'arrête
Tout revient à nouveau
Livrer ses écorchés

*Me querría contigo
Hija loca, mía estrella
Podríamos ir a encontrar
La sangre negra del pueblo*

Sur la route, sur la route
Fichue Espagne !
Rien d'autre – on passe
On passe, on passe !

Dévale, galope
Passe, passe !
Retourne en avant
Protège tes arrières

Sur la route, sur la route
Lisse et pâle
Comme le cul d'un enfant
On s'élançe, ça repart

Le chemin déglingué
D'un pays plein d'espoir
Les yeux écarquillés
La brise qui se couche

Sur la route, sur la route
Et le fleuve qui t'y mène
Sans un mot t'y découvre
La bouche à peine ouverte

Les mondes inconnus
L'autre enfin qui s'y glisse
Les rouges ecchymoses
La solitude offerte

Nous rions éternels
Au loin l'aube qui se couche
Le soleil qui renaît
Tes lèvres qui s'entrouvrent

Les blessures sur ta couche
L'ivre abondance du temps
Ton odeur et pourtant
La froideur qui t'emporte

Sur la route, sur la route
L'abandon en retour
Trahison et défaite
Les échecs et l'amour

Ceux qui t'aiment
Les beaux jours
Celles qui rêvent
À rebours

Sur la route, sur la route
Et ta vie en déroute
l'abandon qui t'enterre
Et la vie qui s'arrête

Sous la route, sous la route
Une caisse sans manières
Sous la route, sous la route
Une place se libère

25 février 2010.

Vers de survie

Il n'est qu'une chose à faire lorsqu'on est épuisé :
S'allonger sans manières à même un sol humide
Respirer calmement en rassemblant ses forces
Et sans y prendre garde se nourrir de ses rêves
Les mâcher lentement pour mieux s'en réchauffer

27 août 2009.

Un funambule

Sur le fil du rasoir un funambule avance
Son hypnotique désir de traverser la vie
Rencontre au pied levé une indomptable envie
De rire gorge déployée poitrine nue sur le vide
Affrontant tous les vents et le chant des sirènes
Il insiste aveuglé d'une passion souveraine

2 décembre 2009.

Assis sur la branche

Par une nuit métallique, un festin bleu
Tout à l'étale le ciel attend
Gorgé d'étoiles – à vif

Un vent puissant prend sous la gorge
Retours vibrants, incompressibles
D'un bond, d'un seul

L'anche du temps s'en revient, verte
Enluminures de sons
Babel ivre et fruit mûr

Cette odeur rare
Glisse sur l'astre qu'une aube attend
Le sourire étincelant du monde

Aux détours inconvenants
Prévient le ciel d'un coup amer
S'en iront amoureuses les pitreries défaites

Par cette nuit métallique et clinquante
À la lisière du bois qui grince
Sont les yeux fous

Rien qu'un sourire
Une langue juteuse sous l'herbe folle
L'odeur riante de la terre

Aux jeux vivants
Souples comme le cuir
Tonne l'immense voûte végétale

11 juin 2009.

Trêve

Demain nous remettrons nos habits d'Homme pour
continuer à mentir
Mais pour l'heure oublions les humains que nous
sommes

5 janvier 2010.

Je suis un poème

Je suis un poème. À peine m'a-t-on vêtu que j'entre dans l'arène. Le vaste chapiteau s'ébroue à l'unisson. On me lit, on me dit, on me crie – le murmure incessant de cette douce folie. Un crayon dans les veines, les mots deviennent *mes* mots. J'en répare les silences.

Je suis un poème. L'indestructible poème. À peine m'étreint-on je m'évanouis, à peine me voit-on que j'étourdis. Je suis à l'aventure, en devenir, curieux de tout. Je me fraye un chemin parmi tes souvenirs. J'annule les distances. Je multiplie, j'étoile. Mes bras se tendent aux vents. Au loin se bordent les voiles. Je crie ton nom.

J'étais fade abstraction, la douce mollesse, un vague à l'âme – l'absence. J'étais feuille de ratures, la toile fragile, l'étrange enfance – le non-dit, le non-venu, le non-sens. Je t'attendais.

Je suis un poème *vivant*. Tu me lis et je t'entends. L'entrelacs des mots et nos mondes éperdus. L'ailleurs vibrant. Cette vie qu'on injecte. L'assaut retenu. Je suis *ton* poème. L'incantation secrète.

Je suis ce poème empli de ta présence. Ce poème comblé, riant, heureux, intense. Cette lecture offerte, l'éclair à ta mesure, cette rage salutaire, ce point de vie ténu. Je sais – Tout.

Je sais d'où tu viens, où tu vas, qui tu es, ce que tu n'es pas. Les pleurs, l'errance, ces idées terroristes, les feintes et faux-fuyants, l'application têtue, la beauté qui

s'y glisse. Je sais le pourquoi et le comment. Je sais ce qui se trouve derrière, et l'en-dedans.

Je suis ce poème *en toi*. Je te dévore et tu m'inventes. Je suis un poème *pour toi*. On m'a écrit à ta cadence. Nos sangs mêlés s'écoulent en vers. Nos cœurs puissants rient de concert. Que tu m'élišes, tout recommence – Que je te lie, tout part en transe.

Je suis poème – poème immense.

25 février 2010.

Merveilleux ordinaire

Lorsque la nuit craque ses allumettes sur le torse bombé
de la Terre
Que les brumes en vadrouille lèchent les fleuves de leur
langue cotonneuse
Qu'à travers un rideau de neige percent des étoiles sans
berger
Que le vent magicien souffle ses danses aux arbres
millénaires
Alors je m'endors apaisé, trop heureux de revivre ces
instants ordinaires

17 juillet 2009.

Tous les poèmes...

Ce qui pousse, s'enterre, s'envole, marche, vibre, court,
galope, rampe, se traîne, sautille, glisse, se dandine, le
corps, la queue, la tête, la gueule, crinière au vent,
babines défaites

Animaux et microbes, cellules, virus, amibes, bactéries

Dents, crocs, sabots, becs, griffes, ongles, pieds, mains,
pattes

Langues pendantes, fourchues, râpeuses, vibrantes

Les chants et les cris, les mots, les pleurs, grognements,
hurlements, ce qui feule ou hulule, ce qui meugle ou
aboie

Ce qui souffle, panique, tremble, frémit, se cabre,
s'ébroue

Les peaux, carapaces, écailles, fourrures, toisons,
parures, plumes, le duvet et les poils, ce qui mue

Pistils, étamines, vagins, pénis, œufs, ovules, ovaires,
sperme

Les arêtes, vertèbres, poumons, branchies

L'air, l'eau, les pierres, le feu

Trous noirs, étoiles, soleils, planètes, poussières, débris

L'univers et ses mystères, ce qui grouille, le magma,
l'infini

Les couleurs

Tous ces bruits, tous ces mots, toutes ces choses, ce désordre et ces gestes

Compatir, souffrir, aimer, partager, pleurer, sourire, rêver, dormir, rire, exister

Capter, rendre compte, exprimer, illustrer, décrire, parler, chanter

Juger, condamner, approuver, refuser, combattre, défendre, accepter, bannir

Par où commencer ? Comment faire ? Comment dire ?
Pourquoi ? À qui ? Quel ton ? Quelle forme ? Quel style ?

Trop de questions, trop de passions, d'attentes, d'envies

Trop d'espoir aussi

Tous les poèmes sont avortés

21 février 2010.

Les bactéries en fête

J'aime le trouble, l'étrange et le bizarre
Les peintures étourdies aux contours barbares
Les sexes insoumis perdus sous les regards
Le vent d'un coup violent balayant les nuages

Les embruns en désordre qui mouillent les visages
L'appel humide de l'aube quand les corps sentent la nuit
Quelques musiques tribales aux accents téméraires
Une tornade échevelée et son tango d'enfer

Des paroles égarées derrière les crocs qui poussent
Les yeux du possédé rappelant ses comètes
Des mains noueuses et sèches tordues par les années
L'arc bandé solitaire de rires à la dérive

J'aime l'ombre, la nuit et le brouillard
L'odeur âcre du vent balayant les forêts
La caresse éternelle du sang raclant mes veines
Le battement inégal d'un cœur sans métronome

Le poème, hôte étrange encore saoul de ses vers
Les tristes conteurs et leurs chants à l'envers
Ces journées insatiables rongées par nos errances
Le socle un peu rouillé d'où remontent les rêves

L'archer désarçonné se rattrapant aux cordes
Le tremblement d'une main sous le joug des envies
Ces plaies à peines ouvertes qui ne cicatrisent plus
L'ombre bleue de la mort et son rythme effréné

J'aime les verbes bavards écumant les silences
La lueur électrique lorsqu'ils étoilent nos nuits
Cette ardeur, l'impatience, leurs habits de bohème
Sur le fil du rasoir, leurs balais interdits

Cette drôle d'existence, cirque étrange de l'ennui
Ce rien fait d'impossible, un possible ennemi
Les regards étonnés, ton indomptable désir
La folie sourde hélas ! Les sirènes que l'on cache

Celles qui n'ont plus d'été, que seul l'hiver enlace
Qui sourient en pleurant, gardiennes de leur enfance
Qui capturent en secret les vents pour les aimer
Qu'on appelle sans le dire sur un lit de silences



J'aime la symphonie grouillante des bactéries en fête
Le magma infini de leurs joyeuses recettes
Ces travailleuses de l'ombre acharnées et muettes
Qui sculptent dans la matière des jouets à notre goût

7 janvier 2010.

Le théâtre des horreurs

Neutralisé

Depuis longtemps déjà il n'est plus question d'en sortir. Les murs sont tes meilleurs alliés. Lorsque la nuit tombe, tu remues un peu, quelques pas seulement, jamais de grands mouvements. Déplacer l'air te répugne. Pourtant, tu respire encore. Ce dehors en-dedans, ce dedans en-dehors... Rien ici n'entre ou ne sort qui ne soit déjà mille fois passé. L'air, les idées, les sons, les odeurs – tout t'est devenu familier.

Tu te rappelles qu'avant, il y a très longtemps, tu avais des envies et des rêves. Tu pensais à la vie qui serait *la tienne* ; une vie faite d'aventure, de beauté, de joies et de reines. Une vie que croiseraient licornes et sirènes – la vie heureuse encore à jouer.

Les jours et les nuits rôdent sans te toucher. Au petit matin, tu souris encore, mais avec peine. Lorsque tes yeux s'ouvrent, c'est sur hier, c'est sur demain – sur le fil de ce rien qu'à chaque instant tu tisses. Plus tard, tu voudras te souvenir de ces rêves ; mais tu es passé à côté – seule l'envie que tu en avais se laissera caresser.

La toile de ta vie s'est depuis longtemps achevée. Pénélope aveugle, tu ne verras jamais ton Ulysse accoster. Parfois ton bras se tend vers la porte, mais ta main refuse d'en saisir la poignée. Tu bouges machinalement, pris dans l'habitude de journées qui ne t'apportent pas plus que tu ne leur donnes.

Le soir, il t'arrive de croire que demain va changer. La nuit tu y penses. Ton corps apeuré se tétanise rien qu'à y penser. Tu trembles à l'idée de pouvoir t'échapper. Mais plus rien n'est possible, et tu le sais. La famille, les médias, l'État... Depuis tout petit déjà on t'a neutralisé.

27 décembre 2009.

Raisons

Il y a du grillage sur les lèvres de la mort. Son corps saigne comme un enfant mal torché. L'hydre insoumise à la gueule bancale glisse sur ta peau en animal blessé. Tes larmes rongent le cœur qui les accueille.

Brouhaha sans fin, murmure entêtant. La rumeur des frontières remonte à ton envie. Sur le fil on écoute l'agonie des lumières. Ça sent l'homme et sa rédemption. La rive au loin n'est plus qu'un rêve.

Une porte claque sur leurs yeux mi-clos. Les épaves s'enchaînent comme des cuisses au soleil. La chair dans les mains, le sang te fait rire. Aux voix incertaines tu demandes à présent de rester anonymes.

Prendre ses jambes à son cou. Filer comme un voleur. Partir sans demander son reste... Voilà tout ce qui t'intéresse : quelques mots suspendus au vide. Tu attends là, aphone, insensible au bonheur de les dire. On en cisaille la corde.

Les corps tombent comme s'il en pleuvait. On s'abat bille en tête, dans la boue, sans manières. Le goût amer des veines que tu sucés dégage l'enivrante odeur du muscle déchiré. Trublions importuns, les temps réclament l'aumône.

Balbutiements absurdes, les étoiles s'en reviennent. Leurs cheveux emmêlés craquent sous la corne du vent. Tu lances « Où étiez-vous durant tout ce temps ? » Elles répondent d'un murmure.

Cette rumeur effrontée, pour l'entendre à présent il te faudrait partir. Ce vide au fond du moi...

Et si tu étais fou ?

4 novembre 2009.

Sous la toile des idées

« Raison », comme disent les gens raisonnables, « Douce Raison, mère de toute réalisation, protectrice des faibles, preuve de l'intelligence humaine. Tendre Raison, à la logique imparable, aux mathématiques souterraines ; sans toi nous ne serions rien, nos sciences crachoteraient quelques caillots d'évidence et nous aurions tout saccagé sur notre passage. »

« Ô Raison », comme disent ces gens raisonnables... « Oraison ! », comme disent ceux que les coups ont appris à ne plus l'être. Votre raison est morte, déçue, déchiquetée au pied d'un arbre avec vos armes. Petits discours du Bien, petites frayeurs du Mal, biscuits pour chiens, bourreau du Même. « Ô, ma douce Raison » murmuriez-vous à l'orée des larmes... « Tu nous consoles, nous berces et nous apprend à rester perméables. Tes arguments, ces attrait implacables... »

Mais ça gronde et ça tonne. Derrière l'idole, on coupe lentement les fils. Elle commence à frémir. Regarde-là, fixe-là, retiens-là, enterre-là, et pleure-là. Ton oraison funèbre attisera nos haines. La raison est morte, avec les dieux et tout l'attirail. Tu te dis garant d'un Savoir, porte-parole de l'Être, ami de l'Idée, chevalier d'Existence, arpenteur de la Vie ? Tu as compris le Tout et ce qu'il représente ? Tu sais ce que doit être l'Homme, ce qui tisse l'Histoire et la naissance de l'Univers ? Et tout cela comment ? Pourquoi ? Par la raison, et pour elle ?

En Espagne, on dit « *Razón* », mais le cœur, on le nomme « *Corazón* ». En Espagne... En France, on dit « Raison » et « Cœur ». Nous n'avons rien dans le sac, que les vestiges de livres immortels pour fonder un Monde meilleur, un Homme meilleur, une Vie meilleure. Nous avons tout confondu sans oser même le dire. Nous n'avons pas de cœur, pas de tripes, pas de sexe, pas d'estomac, rien ! Nous sommes du discours sur pattes, de la raison qui boîte. Nous sommes bouche et oreilles et ne nous servons pas du reste. L'imaginaire est au placard, c'est le rebut, l'hydre de Lerne. Qui sait ce qu'on découvre aux portes des enfers ?



Sous la toile des idées souffle un vent fou que l'inconnu déchaîne. Assis devant le miroir, tu te regardes, hagard. Où est passé l'homme qui marchait, souriait, convoitait les plaisirs, s'endormait avec bonheur et se réveillait avec désir ? D'où te viennent à présent cette peau blanchâtre, ces poches sous les yeux et ces lèvres qui tremblent ? Depuis combien de temps es-tu assis là à vomir ?

Sous la toile des idées souffle un vent fou que l'inconnu déchaîne... Le temps d'apercevoir le tain qui explose et de sentir les griffes pénétrer ton crâne. Le temps d'un cri rauque et ta tête s'abat vers ton image.

Sous la toile des idées souffle un vent fou que l'inconnu déchaîne. *Sous la toile des idées souffle un vent fou que l'inconnu déchaîne.* Sous la toile des idées souffle un vent fou... Sous la toile des idées...

10 janvier 2010.

Toto visionnaire

Tu te demandes pourquoi le monde va si mal ?

Tu t'es vu vomissant ?

Violant tes propres enfants ?

Tu t'es vu au volant ?

Lorsque ton équipe perd... ou gagne ?

Devant ce mendiant ?

Devant un film d'horreur ou un film X ?

Tu t'es vu jubiland devant une arme ?

Écrasant ton voisin ?

Insultant ta voisine ?

Bousculant les autres ?

La salive aux lèvres, trompant ton mari ou ta femme ?

Riant des vieux en équilibre ?

Les insultes devant la TV ?

Vicieux de service à la nuit tombée ?

Tu as vu ces sourires ?

Les larmes du crocodile ?

Cette vengeance ?

La haine ?

Cette violence souterraine ?

Les coups que tu portes ?

Tes yeux secs devant ce spectacle absurde ?

Et quand tu dors, les cauchemars... cette sourde
nuisance qui te rassure ?

Plaindre ton prochain en jouissant de ses tares ?

L'œil lubrique ?

Le sexe bandé au fronton d'un monde misérable ?

« *Mais où est la poésie dans tout ça ?* », demandes-tu

« En train de chier derrière l'église. »

19 novembre 2009.

Petite litanie du damné

Le mieux, pour rester seul, c'est de ne rencontrer
personne

Le mieux, pour ne rencontrer personne, c'est de ne pas
sortir

Le mieux, pour ne pas sortir, c'est de ne rien faire

Le mieux, pour ne rien faire, c'est de dormir

Le mieux, pour dormir, c'est de mourir

Le mieux, pour mourir, c'est de se tuer

Le mieux, pour se tuer, c'est de se suicider

Le mieux, pour se suicider, c'est de rester seul

[reprendre depuis le début]

4 décembre 2009.

Ces esprits audacieux...

*S'aventurer plus loin était brave, courageux
S'approprier les lieux, un grand « Oui » salubre
Les esprits audacieux portés par la colère
S'y jetaient sans répit, y tombaient sans remords*

Ces esprits audacieux... hélas ! ils avaient tort
Dans le gouffre sans fond on aperçoit encore
Les acides et sanglantes épées amies de l'aube
Qui se dressent alourdies par le sang des aînés

Ceux qui s'aventurèrent en y laissant la vie
À présent oubliés et vidés de leurs rêves
Aventuriers idiots, idioties habitées
Par des monstres sanglants à l'esprit sanguinaire

Ceux qui s'aventurèrent en missionnaires des ombres
Amassés sur la grève dans l'attente d'un éclair
Éparpillés d'ennuis aux multiples visages
Aux regards effacés, ravinés par les larmes

Ces crucifiés déçus aux harmonies défaites
Ces amants effacés sur des toiles abstraites
Dont les griffes acérées en pagaille rebondissent
Se jouent de la lumière, irradiant les ténèbres

– Ces esprits audacieux à présent bien en terre

28 mars 2009.

Au service de l'État - I

(Les vivants)

Quand l'aube racle de ses crocs nos peaux gelées
Que le vent l'accompagne et se met à hurler
Que nos vêtements humides recommencent à fumer
Nous nous levons ensemble, silencieux, décidés

Les gueules des camarades au matin, mal léchées
Les armes encore chaudes restées à nos côtés
L'odeur de l'humus, celle des arbres
Le sentiment précis du jour qui va tonner

La troupe à l'unisson remballe son barda
Le cliquetis des FAMAS en guise d'ordinaire
Nous nous mettons en marche, suivant à pas feutrés
Quelques rais de lumière

Longue marche sombre et muette
Sens en alerte, Rangers aux pieds
Le bois murmure sa litanie défaite
Un chant étrange à peine codé

Depuis ce matin, la nature nous guette
Elle replie les sentiers, durcit les fourrés
Courbe les arbres, ralentit l'avancée
Ses sirènes hurlent, gorge déployée

Aux premiers tirs, tout s'illumine
L'adrénaline saisit les corps
Les yeux pleins d'éclairs, la bouche sèche
Nous faisons face aux embusqués...

*Au service de l'État
Cette envie d'en découdre*

27 décembre 2009.

Au service de l'État - II
(Les morts)

Les pleurs ont séché dans nos gorges
Blessures et bandages s'en sont allés
Nos yeux aveuglés se renvoient la lumière
Des hommes tombés pour nous sauver

Frères de sang, compagnons d'armes
Combattants acharnés, nos camarades
À jamais dans les cœurs, toujours à nos côtés
Ces foutues embuscades, la terreur des armées

Ces heures accélérées
Où s'abattent les balles
Ces heures en pluie de feu
Où l'animal se cabre

Aux chairs meurtries
Aux crânes fêlés
Aux fusillés
Aux déchiquetés

À ceux que la douleur ravage
Aux fracassés, au sang des armes
À ceux que la mémoire fait vivre
À leurs parents, au sens des larmes

Au service de l'État
Éternels souvenirs...

27 décembre 2009.

La bombe humaine

Depuis quelques années je me suis mis à manger des armes. C'est arrivé d'un coup, je ne sais plus trop quand. Un matin comme les autres, vide et sans promesse, je me suis réveillé, comme en état d'ivresse. J'étais enfant alors, mes souvenirs sont flous.

Mes yeux s'étaient cachés très loin au fond du crâne. Les joues étaient creusées, la bouche restait de marbre. Deux trous laissés béants me fixaient le visage. On m'apprenait à lire, on me disait martyr.

Je glissais vers les choses comme on revient d'un rêve. Plus rien ne s'activait. Plus de jambes, plus de bras ; qu'une sensation absurde de flottaison discrète, d'un souffle qui s'arrête. Une douleur acide tout au fond de la tête – cette envie d'en découdre.

Je me suis vu saisir une arme, en vider le chargeur pour engloutir les balles. C'est arrivé d'un coup, je ne sais plus trop où. C'est arrivé d'un coup, j'en ai aimé le goût. Je les sentais glisser, se loger bien au chaud. J'ai senti le métal caresser mes entrailles.

L'instant d'après, je croque une mine. Elle m'explose à la gueule et j'en ris jusqu'aux larmes. Des éclats plein la bouche. Des bouts éparpillés comme des grains insatiables. C'était brûlant, terrible, violent et implacable. Je sais qu'enfin je suis une arme. Mes rêves le disent, les livres en parlent.

De plomb, de poudre et de plastic j'agrémente l'ordinaire. Mes repas sont une guerre, ma vie un champ de mines. C'est arrivé d'un coup. Pensant que j'étais fou je crois bien que j'ai fui. Mais ils m'ont rattrapé. Grâce à eux j'ai compris pourquoi j'étais ici. À présent je suis prêt.

Ces repas de guerrier, je vais en éclater. Je suis fait d'explosifs, mon cœur est un soleil qui rougeoie dans la nuit. Mon ventre un dépôt d'armes. Mes poumons sont à bloc, mes yeux chargés de lames. Je suis incandescent, paré pour le grand jour.

Je suis un diamant brut. Rien ne peut m'arrêter.

Je suis prêt à tuer. Rien ne peut vous sauver.

20 février 2010.

Le théâtre des horreurs

*Penthotal à mes heures
Je me rends volubile
Sous les traits du menteur
Je prends des formes subtiles
Je suis...*

Je suis la langue qu'on coupe
L'ongle qu'on arrache
Les veines salies
La peau qu'on écorche
Le sexe mutilé
Le cuir chevelu qu'on scalpe
Le cerveau en compote

Je suis les vertèbres brisées
L'équimose sur les lèvres
Le nez fracassé
Le doigt retourné
Le sang cuit sur la chaise
Le cœur qui s'arrête
Les poumons étouffés

Je suis la tête qui tombe
L'œil qu'on crève
Le tympan percé
Les jambes écartelées
La joue sous l'acide
La rétine qui blanchit
La main qu'on martèle

Je suis la bouche pâteuse
Les os décalcifiés
Le cou qu'on étrangle
Le bras qui se tord
La côte de travers
Les poumons gorgés d'eau
Le thorax comprimé



Je suis hommes, femmes, enfants
Qu'on viole
Le tigre pris au piège
L'amour en cage
Le soldat à la guerre
L'agent à la frontière

Je suis celui qu'on sacrifie
Vilain petit canard
Cinquième roue du carrosse
L'animal égorgé
L'Autre sur qui l'on crache
L'oublié, l'exilé

Je suis noir, jaune, rouge
Cul-de-jatte, nain
Mongolien, blanc
L'estropié adultère
L'éclopé, l'éboueur
L'existence qu'on rejette

Je suis la bête traquée
SDF sans bagages
Le vieillard qu'on bouscule
L'enfant sale, morve au nez
La prostituée sans veines
Locataire du dernier



Je suis le couteau sous la gorge
Le canon sur la tempe
La mine à l'arrêt
La ceinture de bombes
Le camion qui explose
L'avion comme une fronde

Je suis le fil qui étrangle
Le venin dans les veines
La plume sous le pied
La corde qui étouffe
Le fouet rédempteur
Le couperet qu'on aiguise

Je suis Napalm
Essence de lance-flammes
Poudre logée dans la balle
Plastic aux multiples formes
La matraque qui s'abat
Lacrymo sans vergogne

Je suis la chaise électrique
Les pinces qui crépitent
Le poing dans la gueule
Le coup de pied rageur
Le tison libérateur
Le bottin qui assomme



Je suis vampire
Le tueur en série
Cannibale, pédophile
L'égorgeur de ces dames
Le satyre
L'étranger des ruelles
Le rire sardonique
Visage en contre-jour
L'œil qui brille

Je suis l'ange de la mort
Satan
Pol Pot, Hitler, Mao, Mussolini
L'apôtre des grandes guerres
L'assassin qui exulte
Le damné, l'intouchable
Judas
L'Antéchrist

Je suis le terroriste
Aviateur suicidaire
Homme-bombe sans avenir
Le musulman, le chrétien
Le juif, l'athée
Fou de Dieu
L'amour pervers

Je suis nazi
Bon arien destructeur
La foudre qui saccage
La maison des supplices
La torture rédemptrice
Le drogué de service
Le clodo
L'alcoolique

*... l'antre du diable
La fêlure, le chaos, l'inconscient, l'insoumis
L'indompté, le sauvage
Ce qui brûle quand tu dors
Tes pires cauchemars
Les cris que tu étouffes
Cette violence souterraine
Qui demande tant d'efforts*

23 septembre 2009.

Feu de femme

Belles de l'air

Dans le halo bleu d'un passage
On entre en vie comme en rêve
L'espace d'instant éparpillés

Sourdes rumeurs courbes envolées
Riantes et belles on les voit naître
Où l'horizon tisse leurs ailes

Parfums sauvages lorsqu'elles s'élèvent
Regards lointains émerveillés
Les mains ouvertes sont leur cortège

Regardez-les ! Elles nous appellent...

1^{er} janvier 2010.

Dernière passe

Ce que tu traînes n'appartient qu'à toi...

Tu regardes étonnée les instants qui zigzaguent entre l'aube étincelante et le crépuscule défait. L'histoire raccourcie des plaines humides te ramène à l'espoir un peu triste d'un soleil éteint que parcourent encore les oiseaux du silence. Et ces cris étranges qui sillonnent le vide à l'image de tes pleurs... Que seront-elles demain ces immuables peines qu'à l'envi tu dévores ? De sourires éclatés sur le sable encore ivres tous ces rires qui s'étreignent recommencent à mentir à l'orée des soupirs leurs soupirs son étrange et terrible qu'en dormant tu libères. Et ces nuits sans visage, de ces nuits qu'on emporte au moindre paysage à rebours se déportent un peu plus et s'éteignent à l'aune des souvenirs.

De ces rires noyés de peu...

Noyés de peurs s'y perdent même tes sourires puisqu'en lavant tes yeux sur la pierre tu n'arrives encore vide qu'à regarder du sang. Ce sang – ce sang – ce sang – ce sang – ce sang – ce sang – ce sang... Rien n'est plus au soleil séchant comme une peinture à l'odeur d'un corps. Ce corps – ce corps – ce corps – ce corps – ce corps... Ce corps qu'en riant on déchire sur la pierre. Cette chair comme une viande équarrie. Cette chair qu'on lèche, qui de lèvres blessées sait passer sous silence. Cette chair que tu vends, qu'en passant près de toi on s'arrache aux aurores.

Ces rides aux yeux défaits...

Ces yeux qu'on peut voir le soir la nuit souvent sortir de ton lit pour retourner là-bas. Cet ailleurs un peu triste mais ailleurs tout de même. Cette allure trop vive et l'ardeur qui t'emmène. Tu te berces et tu vires tu t'emportes et soupîres tu... Tu – tu – tu – tu – tu – tu – tu... Qui ? Tu. Toi. Je. Elle. Eux. Rien. Il te semble parfois qu'elle est toi. Qui es tu ? Quel émoi ? Qui te tue ? Qui te prend sous les rêves – ses restes – ton cauchemar refait ? Qui te recouvre la nuit sous des rêves incertains de son aile déchirée, triste et frêle aile blessée ? Qui protège ton enfer sous ses ailes d'acier ?

Ce qui t'entraîne n'appartient qu'à toi...

Sous ta peau éclatée parsemée d'étoiles mortes tu sais qu'il existe une mer douce comme un souffle. Ce souffle qui t'emporte. Ce souffle – ce souffle – ce souffle – ce souffle – ce souffle... Ton souffle. Cette bouffée d'espoir qu'en mourant chaque nuit tu appelles. Ce qui t'entraîne n'appartient qu'à toi. Tu regardes en souriant les monstres qui t'emportent et d'un geste lascif tu leur caresses l'échine. Cette nuit tu murmures : « Attends », « Viens », « Je t'aime ». Ces mots vides qu'on attend, qui importent... Peu t'importe. Et ce rire impatient qui en toi se ranime. Un rire que tu retiens comme une vague déferlante. Et ce rire impatient qui sourd devant ta porte. Tu – tu – tu – tu – tu... Pour une fois encore, tu te retiens de rire. Un sourire, peu importe. Un sourire comme une voile. Tu souris – tu souris – tu souris – tu souris... Ce que tu vends n'appartient qu'à toi...

Tu souris – peu importe. Ce sourire et ces rêves qui t'escortent. Ce sourire, et pour t'aider encore ces rires que tu emportes.

21 avril 2009.

La forge

Croise ton feu comme les flammes.

Ça crépite en-dedans comme des furies rageuses. De leurs langues orangées elles lèchent les carcasses – ces corps mal étreints aux squelettes égarés. Leurs os résistent aux assauts répétés. Les ombres qu’elles protègent vacillent à l’approche de ces dames. Leurs caresses animales épousent toutes les formes. Ce qui brûle à leurs fins vient renforcer leurs armes.

Rejoins les yeux du soleil.

Regarde-les crépiter, elles enragent. Ces flammes nourries d’oubli. Ces flammes qui se contentent du peu que tu leur laisses. À la surface du soleil parfois on les devine. Lorsque les yeux rougissent comme une cendre vive, alors on peut les voir se dévorer entre elles.

Ramasse les nuages de tes bras de poussière.

Entends-les qui t’appellent de leurs voix incendiaires. Ces voix qui ne portent aucun mot, aucune phrase. Ces voix qui s’allongent et se déroulent en toi comme une algue. Ces voix familières et pourtant sans langage.

Sous le plomb de la nuit tu vas fondre une femme.

Sur le grand incendie tu verseras des larmes. On entendra des cris. Tu parleras pour elle. Loin sous le gris pâle d’une poussière d’étoile, tout se refroidira pour accueillir la belle.

24 avril 2009.

Une jeune mère

Sous la chaleur des lèvres
Ton visage se poudre des larmes
Oubliées d'un plaisir qu'on te donne

Lancés vers l'avenir
Tes yeux observent le ciel
Sans nuages d'un bleu vif et limpide

De tes cheveux mêlés rient
Les odeurs d'herbes sauvages
Qui poussent sur les rêves à vif

Le moindre de tes sourires chavire
Les regards qu'autour
De toi on envie

Tu transportes les rayons ivres
Qu'une chaleur apaisante anime
Sur le chemin des désirs violemment fous

Tes amants poussent à la pointe
Des rires comme des seins
Enivrés qui murmurent

Toujours ailleurs battent tes cils
Doucement vers les cœurs
Ils insufflent les idées simples

Les mèches rebelles sur ta nuque
Immobiles quand la lumière
Caresse ta peau entêtante

Les dents serrées s'écartent
Lentement pour s'offrir
Le temps lui-même y est happé

Dans tes yeux quelques comètes
Ivres d'y croire et d'y rester
Poudre magique et sortilèges

Tout près du monde ta main
Offerte paume vers le ciel
Ouvrte enfin pour mieux donner

Autour de toi les mots sans tête
Drôles d'assistants du vide postés
Pour retenir l'amour à naître

Sous les regards un fleuve qui chante
Langue amusée bouche entrouverte
L'enfant qui t'aime joue à côté

29 novembre 2009.

La nuit brise nos fers

J'entends le fond de toi d'où s'en viennent les envies
 ailes
De soie au loin on voit
Celui qui les nourrit

Les sexes en érection et tes seins qui se donnent sonnent
L'entrée dans ces régions
Aux amours insoumises

Les griffes, replis aux coins brumeux des rêves
Sont rivées en suspens
– L'aube d'un rire les transporte

Ta langue qui résonne lèche des parfums encore
En friche sourde à la menace du temps
Enivrée tu t'étires

Nous coulons en longeant l'Autre, abîme esquiné
Tu ne parles qu'aux oiseaux qui sommeillent où
Rêve l'Ève dite

Les premiers tremblements du soleil vibrent
Sur la toile du vent, viens !
Qu'on déterre cette hache aux habits de poussière !

5 janvier 2010.

L'inconnue des quais

Petit bout d'inconnue dans cette ville muette
Est venu me trouver au soir d'un sourd chaos

Par un vent étourdi, le regard à la fête
De cheveux emmêlés construisit son lasso

Ses jolis yeux curieux à l'allure vagabonde
Se posaient çà et là au gré du vent farceur

Elle parlait questionnait devinait rayonnait
L'éclat vif et sauvage d'un gentil rire moqueur

Tous ses gestes chantaient une vie à venir
J'écoutais enivré, profitant des sourires

En comète avisée elle joua des étoiles
Et la nuit se mua en secret souvenir



Je t'aurais dit alors :

*Sarah toi mon amour
Aux anonymes fêtes
Déchiffrant à rebours sur nos
Lèvres offertes
Le signe des mots tus*

*Sarah toi mon amour
Mon petit ange déchu
Tu observes le vide
– Et le vide est ému*

Sarah toi mon amour...

Mais :

Ta vie qui grandit s'illumine de connaître
Et ma vie qui pourrit m'empêche de renaître

Tu regardes et dès lors sans avoir à le dire
Ton envie d'aventure a décoché sa flèche

Près du fleuve en déroute inondé de lumière
Tu butines en laissant des traînées de poussière



La poésie d'un soir ou celle de nos années
Rien ne peut t'échapper – tu es l'ange de ces quais

Je repars et déjà sans savoir qui tu es
Tout au fond de mon cœur un couteau s'est planté

Peux-tu l'en retirer ?

1^{er} mars 2010.

L'amour pirate

Contre les vents et les marées
Tes longs cheveux aux reflets clairs
Fendent la nuit de leur tonnerre et
Filent tout droit vers nos contrées

Cette musique que je fais taire
Et qu'en secret tu veux garder
L'hymne à l'envie, ce triste enfer
Que jouent parfois les condamnés

La valse vive des eaux troublées
Tourbillonnante et solitaire
En coups forcés, l'âme mercenaire
Ose de nouveau te rappeler...



Soufflez les aubes, ô gaies sauvages !
Écorchées vives ensommeillées
Le soleil rouge levant vous gêne ?
Ramassez donc ces vieux baisers !

Soufflez vous autres près du rivage
Montez les flots, murez les plages
Que ce bateau qui tonne au large
N'arrive jamais à accoster !

13 février 2010.

Le vieil amant

Que tu sois mon plus cher souvenir
Tout m'en préserve à présent car
Je peux bien le dire
Tu es la reine de feu mon temps

13 février 2010.

Feu de femme

Tes longs et roux cheveux pris au piège de ta peau de sueur amoureuse et ces lèvres rouge et or qui remontent et sentent comme un soleil noir au matin ta langue rose et muette sens humide sous ta bouche recouvre un parfum de miel qui se fond sur ma main recouverte d'un œil pour l'ouvrir et voir encore et voir ton corps sur l'aube rougissante de tes voiles égarés.

Chauffe mon ange roux et or comme on respire l'envie ou peut-être un encore comme on tourne pour se perdre en petits pas précis roule derrière tes dents cette langue muette pousse ton corps en-dedans par derrière sous tes joues remonte de l'enfance pour y voir clair passe sous la gorge sans t'y perdre et regarde.

Regarde-toi par-dedans tourne les yeux et regarde ce qui vibre là-dérrière ta chair sent la couleur de tes jambes d'une odeur douce-amère qui sèche sur tes seins d'avant l'aube entre deux îles abstraites recouvertes de tes doigts ces longs doigts que j'espère qui s'en viennent de là-bas pour si loin qu'on s'y perd mais tu les ranges le soir et je pose un baiser sur ces mains qu'on délaisse.

Rouge ma belle rouge et or d'un orange sans frontières qui se dore en été et s'attire les soleils de lumières qui se gorgent de toi et ton corps embarqué dans ce cirque éphémère ton corps qui regarde en ces yeux n'aime que toi mon amère rien que toi cette couleur et ces tâches de rousseur par deux fois amoureux n'aime que toi-même encore.

19 avril 2009.

Table

Carnage **11**

Petit démiurge.....	13
Perte de sens.....	14
Ceux qu'on était.....	16
Double vie.....	18
Le roi tranquille.....	20
L'anniversaire.....	21
En ce jour.....	22
Journées volées.....	23
Mes vers.....	25
La traînée.....	26
Évidences.....	27
Origines.....	28
L'abyssal en vers.....	30
Carnage.....	31

Les bactéries en fête **33**

Les vers du voyageur.....	35
Évolution.....	36
Aux aguets.....	38
Dépendances.....	40
Sur la route.....	41
Vers de survie.....	46
Un funambule.....	47
Assis sur la branche.....	48
Trêve.....	50
Je suis un poème.....	51
Merveilleux ordinaire.....	53
Tous les poèmes.....	54
Les bactéries en fête.....	56

Le théâtre des horreurs **59**

Neutralisé.....	61
Raisons.....	63
Sous la toile des idées.....	65
Toto visionnaire.....	67
Petite litanie du damné.....	69
Ces esprits audacieux.....	70
Au service de l'État - I.....	71
Au service de l'État - II.....	73
La bombe humaine.....	74
Le théâtre des horreurs.....	76

Feu de femme **81**

Belles de l'air.....	83
Dernière passe.....	84
La forge.....	87
Une jeune mère.....	88
La nuit brise nos fers.....	90
L'inconnue des quais.....	91
L'amour pirate.....	93
Le vieil amant.....	94
Feu de femme.....	95